

directement compréhensibles dans la langue des Grecs ou des Romains » pour citer textuellement l'intitulé. Toutes sortes de problèmes méthodologiques se font jour lorsque l'on veut procéder à ce répertoire de formules invocatoires ou exécutoires et de noms divins ou démoniaques, à commencer par leur repérage et leur copie étant donné que le simple découpage des unités relève de l'interprétation. Ce projet international, dénommé CENOB, qui bénéficie de crédits importants malgré le caractère hermétique du propos, réunit trois équipes et se propose, outre l'établissement d'une base de données réunissant textes magiques grecs, coptes, démotiques, latins, syriaques et textes philosophiques, gnostiques, apocryphes et manichéens, d'engendrer un certain nombre de recherches comparatistes en sciences des religions. Je me contenterai de signaler la sortie de presse du premier volume issu de ces rencontres dont l'obscurité d'expression et le recours constant à un jargon hermétique m'excluent. Je relèverai qu'un certain nombre d'études portent davantage sur des questions plus précisément d'ordre religieux vs philosophique comme la signification plotinienne du nom d'Apollon ou les noms magiques d'Aphrodite dans les papyrus, tandis que d'autres s'attachent en détail à la constitution, à la fonctionnalité et à la « compréhension » des noms barbares dans diverses catégories de sources et de langues, le monde grec et oriental étant largement plus représenté que les régions latines. On signalera aussi un examen des formulations barbares dans les *defixiones* qui peuvent aider à la structuration des exécrations et à établir des hiérarchies démonologiques (A. Kropp) ainsi qu'une recherche sur la barbarisation de formules latines par le recours à des langues étrangères comme le gaulois ou l'étrusque, voire même simplement le grec (N. Corre). L'occasion pour l'auteur d'évoquer, mais trop brièvement, les pratiques magiques gauloises, dont l'importance pour une équipe tournée vers l'Orient ne semble pas essentielle. Un index des sources (qui ignore les textes latins, les *defixiones* n'étant citées que d'après un corpus électronique à usage interne), un index des thèmes principaux évoqués dans les communications (très peu opérant vu les entrées trop génériques retenues : signification, anthropologie, écriture, dieu...) et un index des noms barbares complètent cet ouvrage d'un abord très fermé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ute RUMMEL, *Iunmutef. Konzeption und Wirkungsbereich eines altägyptischen Gottes*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-406 p., 20 pl., 27 fig. (DAI. ABTEILUNG KAIRO. SONDRERSCHRIFT, 33). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-024031-3.

Le présent ouvrage est une version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteure, soutenue en 2003 à l'Université de Hambourg. Il s'agit d'une étude exhaustive consacrée à une divinité de l'Égypte ancienne, attestée dès l'Ancien Empire et jusqu'à l'époque tardive, le dieu *iwn-mw.t.f* (Iounmoutef), dont le nom signifie littéralement « le pilier de sa mère ». L'ouvrage est divisé en treize parties précédées d'une introduction. Dans le premier chapitre, U. Rummel se penche sur le nom de la divinité. Elle examine dans un premier temps les différentes graphies du théonyme et dans un second temps se concentre sur son interprétation. Dans le deuxième chapitre, elle présente les lieux auxquels est associé le culte du dieu. Les sources citent un topo-

nyme, *itb* (Iteb), situé dans le 9^e nome de Haute Égypte, probablement le lieu d'origine du culte ; dès la 19^e dynastie, on le retrouve abondamment à Abydos, ville dans laquelle Iounmoutef, explicitement présenté comme fils d'Osiris, se voit attribuer la fonction de prêtre-*sem* et participe au culte funéraire de son père. Le troisième chapitre traite des éléments caractéristiques de l'iconographie du dieu et donne la signification de ses attributs. On entame ensuite une partie consacrée aux sources, que l'auteure a regroupées suivant les grandes périodes de l'histoire de l'Égypte pharaonique. Le quatrième chapitre est ainsi consacré à l'Ancien Empire : Iounmoutef est attesté dès la 5^e dynastie sur le site de Saqqara, dans la composition de noms de domaines, et à la 6^e dynastie à Bubastis. Deux extraits des *Textes des Pyramides* le mentionnent comme la personnification des montants d'une porte de ville dans un passage qui évoque la création du monde. À la 6^e dynastie, le dieu apparaît déjà comme auxiliaire dans l'accomplissement de rituels. Dans le cinquième chapitre sont examinées les sources du Moyen Empire. Les quelques traces de décoration provenant de restes de temples montrent Iounmoutef intervenant dans le cadre du *Heb-Sed* (jubilaire, fête de régénération du souverain) ainsi qu'au cours de la fête de l'inondation. Quelques autres sources citent textuellement le dieu : des passages des *Textes des Sarcophages* le présentent comme un membre de la dépouille du défunt. Le dieu apparaît également dans l'iconographie des tombes privées et dans les anthroponymes théophores. Les sources du Moyen Empire insistent particulièrement sur sa fonction de prêtre-assistant dans l'accomplissement de rituels, le déroulement du *Heb-Sed* et de la fête de l'Inondation. Dans le sixième chapitre, qui traite les sources du Nouvel Empire, on apprend qu'à partir du règne d'Hatshepsout Iounmoutef est véritablement promu comme dieu ritualiste intervenant dans les rites consacrés à la personne du roi. Dans le *Livre des Morts*, il prend activement part au procès du défunt, dont il est l'avocat. Il est aussi protecteur et ouvreur des chemins. Toujours à partir de la 18^e dynastie et dans le giron de Thèbes pour commencer, il endosse un rôle majeur dans la présentation des offrandes alimentaires, comme l'attestent les nombreuses sources iconographiques dans les temples. Parallèlement, il demeure étroitement associé au culte du *ka* (énergie vitale) royal. Il intervient encore dans le rituel d'ouverture de la bouche. Enfin, il joue un rôle important dans le rituel de couronnement du roi et dans le déroulement du *Heb-sed* ; en d'autres mots, il est étroitement associé à la légitimation du pouvoir royal. Dans le septième chapitre sont regroupées et traitées les sources des époques tardive et gréco-romaine. À cette époque, Iounmoutef, qui est attesté dans l'iconographie des temples, apparaît aussi sur les sarcophages et dans les tombes. On observe une continuité avec les fonctions qu'il occupait au Nouvel Empire : il est d'une part le fils qui accomplit les rites pour son défunt père Osiris et d'autre part « celui qui ouvre la voie » au souverain. Il intervient encore dans les scènes couronnement royal, d'ouverture de la bouche et de présentation d'offrandes. Dans le huitième chapitre, l'auteur envisage le rôle que joue Iounmoutef dans les rituels de purification. Le neuvième chapitre traite de l'association syncrétique entre Horus et Iounmoutef, Horus-Iounmoutef étant l'hypostase d'Horus. Rummel retrace son histoire. Le rôle qu'elles jouent vis-à-vis de leur père Osiris rapproche les deux divinités, toutes deux chargées d'assurer la pérennité du *ka* paternel. Le dixième chapitre étudie les relations qu'Iounmoutef entretient avec Thot, un dieu purificateur également, qui prend la parole en faveur d'Osiris dans le cadre du litige qui l'oppose à

son frère Seth, lequel revendique sa légitimité au trône. Les deux divinités, associées dès le Moyen Empire, interviennent parfois côte à côte dans les rituels d'offrandes. Dans le onzième chapitre, U. Rummel montre que d'un côté, Ioumoutef est un dieu officiant comme prêtre-*sem*, et que d'un autre côté, son nom apparaît dans la titulature de prêtres et doit dans ces cas, selon elle, être compris comme un simple titre et non comme la mention du dieu lui-même. Elle étudie l'exemple de Khaemouaset, quatrième fils de Ramsès II et grand prêtre de Memphis. Le douzième chapitre est la synthèse des onze précédents. Le catalogue des sources constitue le treizième et dernier chapitre. En fin de volume, le lecteur trouvera un résumé de sept pages en anglais, qui est en fait la traduction du chapitre douze et que l'on doit à C. Jones. L'ouvrage d'U. Rummel constitue une synthèse fournie et bien documentée sur une divinité finalement peu connue du panthéon égyptien. L'approche diachronique permet à l'auteur de mettre en avant l'importance croissante de ce dieu à partir du Nouvel Empire et à travers l'exemple de ce cas d'étude le lecteur cerne assez clairement l'élargissement progressif de la sphère d'activité de la divinité, ainsi que le processus de syncrétisme entre Ioumoutef et Horus ou encore Ioumoutef et Thot. La présence d'un catalogue des sources, qui reprend leur localisation, une bibliographie, une description ainsi qu'une traduction des textes qui accompagnent les scènes permet au lecteur de se forger un avis objectif sur le traitement des sources par l'auteur. Peut-être eût-il été cependant plus pratique pour le lecteur de publier ce catalogue sous la forme d'un second volume ; la consultation des sources en parallèle de la synthèse aurait été alors plus aisée. En dehors de ces considérations d'ordre pratique, on soulignera la grande qualité et la rigueur du travail fourni par U. Rummel.

Nathalie SOJIC

Anne-Laure ZWILLING (Éd.), *Lire et interpréter. Les religions et leurs rapports aux textes fondateurs*. Genève, Labor et Fides, 2013. 1 vol. 15 x 22 cm, 237 p. (RELIGIONS ET MODERNITÉS, 12). Prix : 23 €. ISBN 978-2-8309-1465-8.

Riche de deux facultés de théologie, l'Université de Strasbourg était un centre idéal pour abriter un colloque international sur « les religions et leur rapport aux textes fondateurs » (25-26 novembre 2010), dont la plupart des communications font l'objet du présent recueil, réparti en quatre sections, autant que de religions fondées sur des livres sacrés. La première section porte sur les textes fondateurs et leur statut : les textes sacrés hindous et leur relation à la société hindoue et occidentale (R. Stehly) ; la Bible hébraïque, parole révélée ou institution rabbinique (D. Banon) ; la place de la Septante dans l'histoire de l'interprétation biblique (J. Joosten) ; textes fondateurs de l'islam, *Sunna* et hadith (R. Stehly). Chaque religion a son histoire propre, qui retentit sur les textes fondateurs où elle fait germer les interprétations appelées parfois à être sacralisées à leur tour sous forme de recueils appropriés. C'est le fil conducteur de la deuxième partie réservée à l'interprétation et son histoire, canon, méthodes, pratiques : de la Torah au Midrash, texte fondateur et interprétations fondatrices (Th. Legrand) ; le motif de la poussière en Gn 2, 7 et sa réception dans le judaïsme du second Temple (J.-S. Rey) ; le Codex de Bèze un texte précanonique du Nouveau Testament (Jenny Read-Heimerdinger) ; les *Mu'tazila* une lecture « rigo-